

# Les Papiers collés de Claude Darras

Automne 2012

## Page d'écriture.

« 78 ans ! Soixante-dix-huit ans ! Est-ce possible ? s'interroge Jules Mougin. Mon père est mort à quarante six ans ! Il me parut vieux. Moi, je retenais mes dix ans dans mon sarrau noir. À l'instant même, je revois tourner la roue du corbillard des pauvres. 1922 ! Mois de mai. Les baraquements rouges. Les fils de fer barbelés ! Abominables inventions. Nous marchions sur du mâchefer ! L'usine, ses fumées, ses halètements. Une seule paie ! Celle de ma mère !



L'ennui de la critique,  
c'est qu'on juge  
quelque chose qui ne  
peut plus changer.

(Georges Perros,  
« Papiers collés » 1,  
1960)

« Veillons au grain – des  
oiseaux ! La tourterelle rose –  
j'aimerais me promener avec elle sur mon épaule !  
Je rêve. Encore ! Je distribue en deux endroits, du  
blé, du maïs brisé. Ils viennent ! Les pinsons lents !  
La fauvette nerveuse. Le rouge-gorge solitaire.  
« Il pleut dans la nuit, car la nuit a fait son  
apparition, comme ça, lentement, comme un buvard  
qui boit l'encre ! »

(Dans une lettre de Jules Mougin adressée de Chemellier, le mardi 16 janvier 1990)

Jules Mougin © Photo Christiane Ardisson

## Note liminaire :

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

### **Carnet : la cigale de la fable**

La pinède chauffée à blanc est bavarde. Les cigales exercent leurs timbales en un vacarme qui couvre les ronflements de la circulation routière. Cri plutôt que chant, n'en déplaise à Anacréon qui prêtait des vertus d'harmoniste à l'homoptère. La Fontaine est lui aussi un menteur de génie. La cigale meurt chaque fois à l'automne et ne subsiste jamais *jusqu'à la saison nouvelle*. Ce n'était donc qu'une fable ?

*Samedi 7 juillet 2012*

### **De l'injustice de la postérité**

La postérité est hâtive à donner l'absolution au cardinal Fesch. Oncle de Napoléon Bonaparte, le prélat avait pourtant bien mal acquis certaines de ses œuvres. L'île de Beauté ne se lasse pas chaque été de présenter les collections du palais Fesch, comme un général inventorie un butin.

### **Correspondance Rolland-Zweig**

L'essayiste viennois Stefan Zweig (1881-1942) traduit *Clérambault* (1920) et d'autres textes de Romain Rolland (1866-1944). Il rédigea la biographie de celui qu'il appela longtemps, dans sa correspondance, « *Cher Maître et ami* », jusqu'à ce que Romain Rolland lui écrivit un jour : « *Ne m'appellez plus Maître... Tous, apprentis !* »

*Dimanche 15 juillet 2012*

### **Billet d'humeur**

#### **Le berger des Alpilles**

« *En gros, t'as des races régionales, genre les Causses, les Limousines et les Préalpes du Sud. Les races mérinos ? Avant, avec la laine, elles étaient rentables : ce n'est plus vrai aujourd'hui.* » Gilbert, le berger des Alpilles, a reçu des potaches de la communale dans sa bergerie, pas peu fier de leur présenter ses moutons et brebis dont les sonnailles tintinnabulent agréablement pendant la leçon de choses. Intarissable, il aime à vanter le mérinos de Rambouillet, ce mouton qu'on élève à la Bergerie nationale depuis 1786, sans croisement avec des moutons de l'extérieur. Mais aujourd'hui, ils ne doivent pas dépasser les sept millions de têtes. « *Et vous, Monsieur Gilbert, lui demande une écolière, à combien s'élève votre troupeau ?* » « *Oh, tu sais, ma petite, je ne le sais pas exactement* », répond-il prudemment. Antique superstition : divulguer le chiffre exact de son cheptel porte malheur. On retrouve la même crainte chez les apiculteurs de Haute Provence qui jamais ne vous diront combien ils ont de ruches.

## La chevalerie à Tarascon au temps du bon roi René



Dépossédé du royaume de Naples par Alphonse I<sup>er</sup> d'Aragon au terme d'une guerre de quatre ans, le roi René établit sa cour à Tarascon au printemps de 1449. S'il ne délaisse pas ses propriétés d'Aix et d'Angers, il voue une vraie passion à sa nouvelle résidence. Restauré avec raffinement, l'imposant château féodal accroché aux rives rocheuses du Rhône rassemble aux côtés des poètes et des troubadours, des gentilshommes et des dames de Provence et du Languedoc, l'élite des chevaliers, cette caste de guerriers qu'animent *un code moral très strict et des vertus sublimes*. Le suzerain entend encourager et multiplier les tournois dans les vastes prairies du faubourg de Jarnègues, au nord de la cité, où les anciens comtes de Provence présidaient de pareilles joutes trois siècles auparavant. Il conçoit lui-même de nouveaux « pas d'armes », un exercice d'adresse lié aux tournois, dont le *Pas d'Armes de la Bergère* que nous restituent les éditions Riveneuve. Comparativement aux spectacles du genre donnés à Razilly et à Saumur, celui-ci présente un caractère pastoral. Écrit et réglé par l'Angevin Louis de Beauvau, premier chambellan du roi, il s'imprègne de la vie champêtre tarasconnaise. Assez curieusement, une chaumière près de laquelle une pastourelle garde ses agneaux guignée par deux bergers a remplacé, dans le théâtre de la lice, l'habituel « château de la Joyeuse Garde » nanti de ses damoiselles et écuyers en armes. Il reste que la noblesse et les rites attachés aux lois de la chevalerie ainsi que les vertus de ses impétrants dans l'art de la guerre sont traduits ici avec beaucoup de justesse.

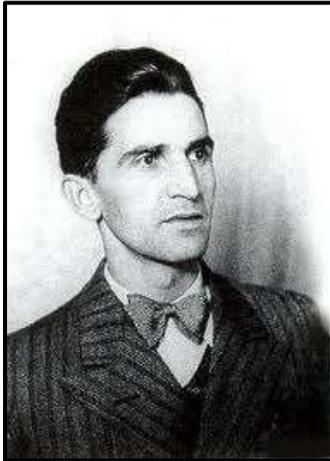
Au-delà du *Pas de la Bergère*, tiré d'un manuscrit de la bibliothèque du Roi, les cent trente pages du livret sont riches d'un « *Précis de la Chevalerie et des Tournois* » et de notices historiques bien utiles à la compréhension du sujet. On apprend en outre que le vocable « tournoi » dérive de *tourner*, parce que les joutes à cheval se pratiquent *en tournant et en retournant*, que l'« enseigne », cette écharpe ou boucle que la dame remet à son servent, a donné les expressions *à telle enseigne* et *à bonne enseigne*, que « renommée » vient de la répétition du *nom* du vainqueur clamée par les hérauts et cadencée par les ménestriers, tandis que le « pas d'armes » est à l'origine des locutions *franchir le pas* et *sortir d'un mauvais pas*.

Le livre a aussi le mérite de souligner, au-delà de son implication de mécène dans le domaine des arts et de la poésie, la bienheureuse influence du bon roi René sur la jeunesse de son temps à travers les actes d'une chevalerie dont il ne cessa point d'exalter la piété, le courage et l'honneur.

- *Le Pas d'armes de la Bergère maintenu au tournoi de Tarascon*, par Louis de Beauvau, Riveneuve éditions, 135 pages, 2010.

## Portrait

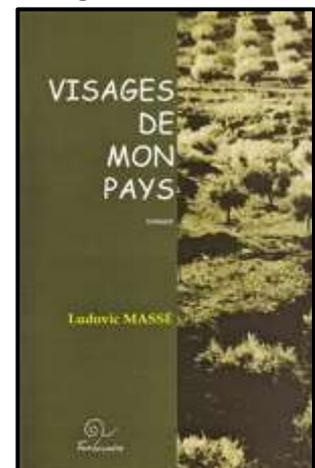
### Les paraboles de Ludovic Massé (1900-1982)



Chez cet écrivain du Roussillon dont on célèbre cette année le trentième anniversaire de la disparition, tout est à double ou triple sens, un langage facile pourtant, mais un regard d'une acuité telle qu'il inventorie l'au-delà de la vision, où sont les vraies richesses des belles-lettres. Leçon cardinale que nous donne, me semble-t-il, Ludovic Massé (Évol, 7 janvier 1900-Perpignan, 24 août 1982), instituteur et fils d'instituteur, une leçon qui rappelle cette prière de Léon Tolstoï qu'il admirait : « *Mon Dieu, donnez-moi la simplicité du style !* ».

Les noms de Maurice Barrès, Marcel Martinet, Jean Paulhan, Henry Poulaille, Jules Renard et Jules Vallès reviennent souvent : on voit bien dans quelle famille d'esprit ce libertaire se situe malgré les différences. Ses amis les plus chers se nomment Blaise Cendrars, Jean Dubuffet, Raoul Dufy et Nicolas De Staël ; il entretient avec les trois premiers une correspondance assidue. Son intérêt pour l'art moderne est stimulé par une curiosité inlassable qui l'amène à étudier chez l'Américain Robert Motherwell jusqu'à sa gestuelle. Nouvelles, romans, correspondances, journal, articles, notes de lectures : son œuvre - en français et en catalan - est avant tout homogène bien que profuse. C'est un immense retable divisé en panneaux qui sont autant de livres, inspirés des récits et des légendes du pays catalan dans lesquels les passions humaines et les forces naturelles jouent jeu égal devant la vie et la mort. « *La Terre du liège* », « *Les Grégoire* », « *Le Vin pur* », « *La Flamme sauvage* », « *Le Mas des Oubells* », dans leur densité, condensent ce qu'on pourrait appeler la « manière » Ludovic Massé.

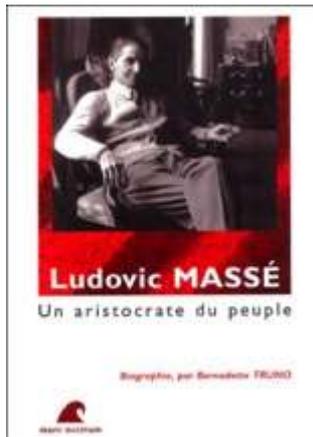
Les fumées de son village natal lui content l'intimité des familles d'Évol (Pyrénées-Orientales) ; la campagne de Saint-Jean-Pla-de-Corts l'inspire comme le jardin des Feuillantines inspirait Victor Hugo ; la tramontane souffle la lune comme une lampe et agite les fantômes de son enfance, forains, paysans, vanniers et déserteurs. L'anecdote échappe à la complaisance, les scènes clefs ont la pureté des paraboles. La preuve est apportée que le roman n'a pas d'âge dès qu'il descend aux profondeurs de l'homme.



Si je dis que les livres de Massé m'ont souvent fait songer à *La Grande Peur dans la montagne* de Charles Ferdinand Ramuz, peut-être comprendra-t-on qu'ils pourront séduire ceux qui demandent à la littérature plus que la littérature.

*Ludovic Massé © Photo X, droits réservés*

## Bibliographie



- *Le Vin pur*, par Ludovic Massé, éditions P.O.L., 240 pages, 1984
- *Les Grégoire* (3 tomes), par Ludovic Massé, éditions P.O.L., 324/336/348 pages, 1984 et 1985
- *La Terre du liège*, par Ludovic Massé, éditions Trabucaire, 192 pages, 2000
- *La Flamme sauvage*, par Ludovic Massé, éditions Engrage, 224 pages, 2000
- *Visages de mon pays*, par Ludovic Massé, éditions Trabucaire, 144 pages, 2000
- *Escarbilles – Journal 1936-1941*, mare nostrum éditions, 120 pages, 2000
- *Chopinette dans le monde du rugby*, mare nostrum éditions, 96 pages, 2000
- *Ludovic Massé, un aristocrate du peuple*, par Bernadette Truno, mare nostrum éditions, 290 pages, 1996
- *Jean Dubuffet - Ludovic Massé, correspondance croisée 1940-1981*, mare nostrum éditions, 132 pages, 2000
- *Ludovic Massé, un imaginaire catalan*, par Hyacinthe Carrera, Balzac éditeur, 259 pages, 2006.

## Varia : Pourquoi coopérer

« Les recherches sur la coopération inspirées des sciences de l'évolution et des neurosciences cognitives détonnent cependant avec celles menées traditionnellement dans les autres sciences humaines et sociales. En un sens, elles visent à montrer comment la coopération est possible et pourquoi elle fonctionne. À l'inverse, les chercheurs des autres disciplines préfèrent souvent explorer les situations où la coopération échoue, c'est-à-dire où les interactions humaines conduisent à l'injustice, à l'exploitation ou au conflit, plutôt qu'à la création d'un bénéfice profitable à chacun.



« Les politologues, par exemple, se demandent ce qui fait que certains contextes institutionnels sont plus vulnérables que d'autres à la corruption. Les économistes, de leur côté, cherchent à savoir ce qui rend déficients certains marchés. Les sociologues, finalement, cherchent souvent à déterminer comment les interactions sociales aboutissent à l'exploitation et aux inégalités sociales. Les recherches sur la coopération inspirées des sciences cognitives peuvent-elles contribuer à répondre à ces questions ? Ce n'est pas impossible, dans la mesure où elles nous aident à comprendre pourquoi et dans quel contexte la coopération peut échouer. » *Extrait de « Pourquoi la coopération ne fonctionne pas toujours », une étude de Benoît Dubreuil, de l'université du Québec à Montréal, département de philosophie, dans le dossier « Pourquoi coopérer » de la revue Terrain, n° 58, 176 pages, de mars 2012 (éditions de la Maison des sciences de l'homme).*

### **Carnet : la poésie selon Michaux**

Les questions de poétique agaçaient Henri Michaux (1899-1984). Peu porté au métalangage, le poète et peintre français d'origine belge ne fut pas un théoricien, se contentant d'affirmer : « *La poésie est un cadeau de la nature, une grâce, pas un travail. La seule ambition de faire un poème suffit à le tuer* ».

### **Credo**

Je continue de penser que la beauté, un concerto de Beethoven, une peinture de Matisse, un poème de Dino Buzzati peuvent non seulement apporter une joie esthétique mais changer durablement la vie.

*Lundi 23 juillet 2012*

### **Bukowski chez Bernard Pivot**

Mémorable « Apostrophes » à l'automne 1978 (le 22 septembre) où l'invité de Bernard Pivot siffla trois bouteilles de Sancerre en direct ! François Cavanna tenta de le faire taire : « *Bukowski, ta gueule !* ». Après avoir soulevé la jupe de Catherine Paysan, Henry Charles Bukowski (1920-1994) quitta le plateau d'Antenne 2 en titubant sous l'œil d'un Pivot éberlué. La télévision connut ce soir-là un de ses meilleurs succès d'écoute. Et l'écrivain américain d'origine allemande (auteur des *Contes de la folie ordinaire* et des *Mémoires d'un vieux dégueulasse*) vendit son recueil de poèmes, *L'amour est un chien de l'enfer*, comme des petits pains.

### **Septième art**

L'expression vient d'un de ses pionniers, Ricciotto Canudo (1877-1923), intellectuel italien installé en France, auteur du « Manifeste des sept arts ». Le Français Louis Delluc (1890-1924) imposa pour sa part le terme « cinéaste ».

*Samedi 28 juillet 2012*

## Billet d'humeur

### Nostalgie en clef de sol

Les services de placement communaux des Bouches-du-Rhône reçoivent de plus en plus de demandes de commerçants forains spécialisés dans la vente de disques à microsillons d'occasion. Le marché du disque d'Aix-en-Provence a lancé la mode, paraît-il. Nos contemporains ont la nostalgie des chansons d'hier : « *La Bohême* », « *Bambino* », « *Que reste-t-il de nos amours ?* » ou « *Les Roses blanches* » qu'à coup sûr ils ne peuvent s'empêcher de fredonner plus souvent qu'à leur tour. Beaucoup refont l'expérience. Ils mettent sur le pick-up le vinyle de la chanson en question. Et puis, ils respirent... Ils sentent le parfum d'autrefois, l'odeur des acacias ou celle du jasmin, quand ils allaient dans les endroits discrets, les parcs ou sous les frondaisons, en compagnie de l'âme sœur... enfin, l'âme, si on veut chercher des violettes qui n'existaient pas ! Conter fleurette, comme on dit.

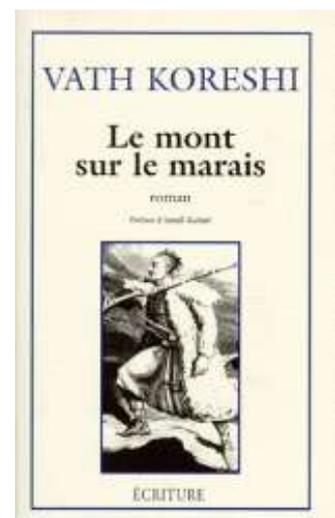
## Lecture critique

### Vath Koreshi : médecin malgré lui

Avec Vath Koreshi, nous sommes au carrefour de la poésie, de la géographie et de l'histoire, si l'on peut se permettre de faire écho à une phrase célèbre d'André Breton.

Dans « *Le Mont sur le marais* », ce journaliste devenu haut fonctionnaire, raconte la vie d'un village albanais à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque la complaisance du roi Zog envers Mussolini laissait craindre que tôt ou tard l'Albanie serait vendue aux fascistes italiens.

Le récit frappe par son réalisme intraitable et sa dureté de caillou. L'auteur se méfie de l'effusion. Il recherche la sécheresse, le laconisme, comme s'il ne voulait à aucun moment influencer le lecteur quant à la finalité de sa narration : dire l'éveil des paysans de Gjergji à la conscience politique. Aucune révolte dans le propos, aucun cri à « la nation en danger » : Vath Koreshi a, depuis longtemps, dépassé le stade du jugement moral. Il donne quand même de l'histoire de son pays une image très défavorable. Le lecteur en sort-il déprimé ? Je ne le crois pas. La



vertu d'une telle littérature est de raffermir l'âme et le cœur, même si elle exprime une philosophie morose. Lire cet écrivain albanais, c'est roboratif. C'est la meilleure médecine pour combattre les pensées trop misérables qui nous assaillent dès que nous dissertons à propos des dictatures de l'Est avant leur chute.

- *Le Mont sur le marais*, par Vath Koreshi, éditions Écriture, 139 pages, 1998.

## Portrait

### **Jean-François Mattei un humaniste du temps présent**



Nul doute que Jean-François Mattei (né à Lyon le 14 janvier 1943) a retenu la prière de Tolstoï que Montherlant citait et admirait : « *Mon Dieu, donnez-moi la simplicité du style !* ». Dans les deux romans où il rend un bel hommage à ses deux ascendances, bretonne et corse, comme dans les essais d'éthique biomédicale et de sociologie humanitaire, l'écrivain qu'est devenu le généticien et président de la Croix-Rouge française offre le fruit mûr d'une écriture maîtrisée qu'alimentent un imaginaire intensément poétique et une réalité désespérément quotidienne. De la foisonnante circularité entre la vie (familiale et professionnelle) et l'art (d'écrire) naît la littérature, à la fois tourment et joie sans cesse alternés. N'omettons point, afin de parfaire le portrait, le catholique pratiquant et le parlementaire de la droite libérale : « *L'intérêt que je porte à la politique, écrit-il dans « **Le Passeur d'univers** », est de la même essence que celui que j'ai toujours porté aux malades et aux étudiants* ». Ministre de la santé, de la famille et des personnes handicapées (2002-2004) issu de l'Union pour un mouvement populaire (UMP), il tente de concilier Créon et Antigone, autrement dit la raison de l'État et celle de l'individu. Certains prétendent qu'une telle entreprise reste vaine et contre nature et que la morale tend, hélas, à devenir, en politique, une valeur archaïque. D'autres soutiennent la démarche du tribun et veulent croire, à leur tour, en la capacité de croire en l'homme, en son humanité...

### **Un écrivain et un pédagogue**

Un bonheur irradie chaque page de ses livres : celui d'écrire et d'expliquer. Le médecin, pédagogue et politique est, inséparablement, un séducteur. Et l'écriture, celle qui clarifie sans simplifier, celle qui sait jouer des émotions avec tact, celle qui orne d'un sourire complice l'âpreté d'une démonstration savante, celle qui frappe une formule avec élégance ; en un mot, celle qui sait

transformer le savoir en plaisir est la plus irrésistible des séductions. Certes, les « registres » diffèrent parmi les 18 titres (dont 4 de fiction) publiés de 1992 à 2010. Il en émane pourtant une sensibilité et une générosité mêlées tant l'auteur est de ceux qui font leur part égale aux valeurs familiales et à la fidélité, aux ressorts de la foi et à la compassion, aux vertus morales et à la loyauté.

### La couleur lilas des souvenirs de famille

Dans « *Piccolo, le sage d'Asco* », une fierté légitime excite sa plume lorsqu'il évoque son grand-père, Jean Mattei (1891-1994), un berger lettré de Corscia, près de Corte, admis à la Sorbonne peu avant son engagement dans la Grande Guerre (il combattit à Verdun en 1916). Entre l'aïeul du narrateur, surnommé « *Piccolo* » en raison de sa petite taille, et le vieux sage d'Asco dont les habitants de la vallée du Niolo sollicitent les augures, le conteur entretient le trouble au point d'apparier les deux personnages, voire de les confondre. Des souvenirs de même nature sont dévidés sur le rouet de l'histoire de Marie Lamour (1866-1941) cette fois, féministe avant l'heure dont l'arrière-petit-fils recompose le portrait singulier et le parcours aventureux à partir de bribes d'archives que l'ancienne infirmière a précautionneusement remisés à l'intérieur d'un vieil écrin ainsi que des décorations et un brassard de la Croix-Rouge (« *Quand l'amour ne renonce jamais* »).



L'itinéraire des deux ancêtres s'abreuve aux péripéties du temps et de la guerre. De l'île de Beauté aux tranchées de la Somme d'une part, des rives brestoises de la Penfeld au détroit des Dardanelles d'autre part, le récit se nourrit aux avatars de l'amour et de la mémoire. Traversée par Jean Jaurès et le maréchal Lyautey, la narration est quelquefois sujette à de brusques accès de mélancolie : le bonheur a toujours une pointe de tristesse. Tout le charme des deux romans vient d'un jeu constant entre la douceur tremblée que l'auteur met à ressusciter la couleur lilas des lieux ancestraux et le plaisir rebelle qu'il manifeste à y mettre en scène ses chers ascendants.

### Le credo de l'humanitaire

On ne lit pas sans tristesse non plus les tranches de vie que le professeur de génétique médicale égrène d'un bout à l'autre de « *L'Enfant oublié* », histoires anonymes si bouleversantes que la relation se casse parfois comme une voix de vieil homme. Pointant ici les difficiles problèmes éthiques et les inquiétantes dérives provoqués par la systématisation vertigineuse de la fécondation in vitro et du diagnostic prénatal, il met en garde ses lecteurs : « *Nous sommes à un de*

*ces moments rares, intenses, comme l'homme en a déjà vécus avec les découvertes de Copernic, de Galilée, de Darwin. Nous sommes à l'instant où l'humanité aborde la maîtrise de la génétique. C'est absolument fabuleux mais, il ne faut jamais l'oublier, c'est une arme à double tranchant. Terrible ».*

Le ton du pédiatre enflé, véhément, quand il déplore que « dans le monde, ils sont cent millions d'enfants à vivre dans la rue, abandonnés à eux-mêmes, exposés à la drogue et à la violence ». « On les appelle termites en Bolivie, se lamente-t-il, piranhas au Pérou, puces en Colombie et enfants de la poussière au Viêt-nam. » « Qu'est-ce qu'une victime ? » lance-t-il encore dans « **Humaniser la vie** », associant au vocable les *exclus, détenus, migrants, enfants maltraités* et autres handicapés de l'existence. Une victime, c'est « une personne qui souffre injustement après avoir subi un dommage physique, psychique, moral ou économique. S'occuper de victimes, c'est être au cœur de l'action humanitaire ».

Au-delà de la puissance du plaidoyer et du bel exercice littéraire, il est impérieux d'entendre les enseignements du professeur Mattei pour ce qu'il sont, le constat scientifique des dangers engendrés par la maîtrise de la génétique et l'espoir lucide de les conjurer en dessinant « les contours d'un retour à l'humanisme qui est la seule issue, selon lui, à l'échec de notre monde ».

**Jean-François Mattei © Photo X, droits réservés**

### **Bibliographie**



- *L'Enfant oublié ou les folies génétiques* (éditions Albin Michel, 208 pages, 1994)
- *Le Passeur d'univers - un engagement pour la vie*, avec la collaboration de Cécile Barthélémy (éditions Calmann-Lévy, 220 pages, 2000)
- *L'Urgence humanitaire, et après - Pour une action humaine durable* (éditions Hachette Littératures, 240 pages, 2005)
- *Quand l'amour ne renonce jamais* (éditions Presses de la Renaissance, 324 pages, 2008)
- *Humaniser la vie - Plaidoyer pour le lien social* (éditions Florent Massot, 216 pages, 2009)
- *Piccolo, le sage d'Asco* (Presses de la Renaissance, 194 pages, 2010)

### **Varia : Sens et pratique du mandala**

« En contemplant le sens du mandala, estime le philosophe Fabrice Midal, on se rend compte que de très nombreuses civilisations ont des figures très semblables. Le labyrinthe en est un exemple. Il nous invite lui aussi à un cheminement, une forme de pèlerinage pour retrouver notre véritable visage. Le

labyrinthe s'oppose à la ligne droite de la transparence la plus totale et sait que les chemins de traverse et les détours sont la vérité de tout voyageur. Comme le mandala, il intègre les aléas de la vie. Ainsi, au centre du labyrinthe, se trouve le minotaure que Thésée - c'est-à-dire tout pèlerin -, doit affronter. Mais pour moi, la figure occidentale la plus proche du mandala est la rosace des cathédrales, qui montre dans un cercle un ensemble de figures - personnages bibliques, saints et symboles divers -, rassemblées unitairement. En tibétain, le terme mandala se dit *kyil khor*, c'est-à-dire le centre et la périphérie. La rosace, reprenant pour une part le symbolisme de la fleur, témoigne de cette expérience que le centre est centre parce qu'il est pleinement en rapport avec l'environnement tout entier, et qu'à la réciproque, l'environnement n'est pleinement vivant que parce qu'il irradie du centre. N'y a-t-il pas là une singulière leçon pour notre temps ? ». *Extrait de « Mandala : au commencement était le cercle », un propos de Fabrice Midal, publié dans la revue Canopée, n° 9, 2011 (éditions Nature & Découvertes et Actes Sud).*



### **Carnet : Rêve d'alpages**

Les Alpes me manquent. Je rêve de promenades buissonnières au cadastre des campagnes délaissées, dans les alpages où la sourde respiration du torrent emplit le silence.

### **Georges Duby et la sémantique**

*« Au cours de mes recherches, explique Georges Duby (1919-1996), j'ai été préoccupé de sémantique. Pour comprendre une société, il faut essayer de reconstituer son système de signes : les mots, les gestes, les symboles, le costume, la manière dont les gens se présentent dans la société, dont sont organisés les cortèges. On a beaucoup perdu ce sens symbolique dans notre monde, sans doute parce que nous ne voyons pas que nous-mêmes nous sommes enfermés dans une forêt de signes qui nous emprisonnent. »*

*(Entretien avec le sociologue Georges Duby, par le philosophe François Ewald, pour Le Magazine littéraire, n° 248, décembre 1987)*

### **Labeur d'écriture**

Comme tous les paresseux de bonne race, je travaille beaucoup, honteux à la seule idée d'une journée sans labeur d'écriture. Je me mets à meubler ma journée d'une ou plusieurs pensées, aphorismes destinés au « journal » et confectionnés à l'équerre de mes aptitudes.

*Mercredi 1<sup>er</sup> août 2012*

## Billet d'humeur

### Le sous-préfet aux champs

On apprend de ces choses aux universités d'été ! Ainsi, à Cassis, un bibliothécaire allemand a surpris plus d'un auditeur du colloque en affirmant : « *Le sous-préfet aux champs d'Alphonse Daudet était dijonnais* ». Beaucoup sont restés sceptiques. À tort. Car il est vrai que lorsque l'écrivain nîmois célébrait l'art de faire des vers dans sa nouvelle « *Le sous-préfet aux champs* », extraite des « *Lettres de mon moulin* » (1869), il s'inspirait d'un modèle bien vivant, son ami dijonnais Stéphane Liégeard (1830-1925). Haut fonctionnaire du second Empire, il fut dès 1864 sous-préfet du Vaucluse à Carpentras. C'est aussi à cet avocat et homme de plume que revient le privilège d'avoir « inventé » la *Côte d'Azur*, prolongement naturel de la Riviera ligure. Publié en 1887, son ouvrage « *Côte d'Azur* » relate, en prose, un voyage de Marseille à Gênes. Stéphane Liégeard ne se doutait pas que ce titre poétique deviendrait plus tard un terme si prisé de notre géographie.

## Lecture critique

### Vladimir Makanine, un précurseur

De Vladimir Makanine (né en 1937), il se pourrait que l'on parle mieux, et davantage, un peu plus tard, quand les années auront dissipé les antagonismes stériles séparant les traditionalistes des libéraux dans une Russie littéraire qui a retrouvé le don de la parole après sept décennies de censure. Pour Makanine comme pour son collègue Andreï Bitov, le roman ne saurait ressasser aujourd'hui les mêmes fables idéologiques et les sempiternels actes des apôtres de la vérité historique. Dans *Le Précurseur*, Vladimir Makanine censure les mœurs médicales et raille les patients incrédules des chirurgiens comme des rebouteux, convaincu que l'empirisme, le merveilleux et la superstition jouent un rôle aussi déterminant chez les médecins que chez les charlatans.

Dans la banlieue de Moscou, un praticien des médecines parallèles, Sergueï Stépanovitch Yakouchkine exerce un étrange magnétisme sur sa clientèle à laquelle il prédit des maux infernaux en expiation de déviations spirituelles. Le « système » de Yakouchkine perd bientôt ses vertus curatives et le guérisseur est abandonné, voire conspué, par ceux-là mêmes qu'il a sauvés...



En analysant la portée de l'« intuition » dans la science médicale, l'auteur en fustige les adeptes. Il aigüise le trait et l'enfonce sans pitié, comme s'il avait à exercer quelques représailles. Mais la satire se tempère de bonhomie et de tendresse lorsqu'elle vient à piquer le vieux mage.

Chronique acide d'une société qui ne nous est pas tellement étrangère, *Le Précurseur* révèle dans la littérature russe contemporaine une voix singulière, pleine de charmes, d'esquisses psychologiques qui frôlent souvent le fantastique, une voix puissante qui fait entendre un son neuf dans la perestroïka des lettres.

- *Le Précurseur*, par Vladimir Makanine, éditions Actes Sud, 448 pages, 1989.

### Portrait

#### **Adrian Miatlev, le dernier « Seghers » (1910-1964)**

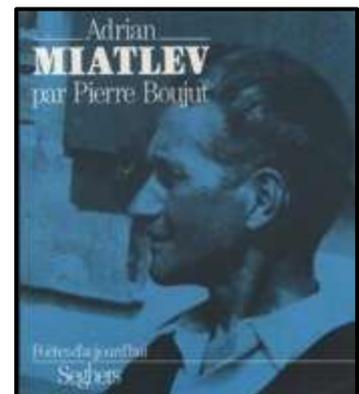


Le deux cent cinquante-cinquième volume de la collection, fameuse, « Poètes d'aujourd'hui » a l'air de ressembler à tous les précédents - et il ne leur ressemble pas. Sa couverture est bleue : bleue comme le premier volume, celui qui parut le 10 mai 1944 et qui lançait comme un défi le nom et la photographie de Paul Eluard (caché à Paris) en annonçant comme numéros 2 et 3 Louis Aragon (condamné à mort par contumace) et Max Jacob (déjà mort, lui, deux mois plus tôt, à Drancy).

Ce nouveau petit livre carré porte, encadrant le profil d'un visage aux traits réguliers et au regard serein, le nom de Miatlev.

Adrian Miatlev (Moscou, 1910-Lausanne, 1964) est comme tous les poètes de grand format un auteur inclassable. La fraternité de Pierre Boujut (tonnelier, marchand de futaille et poète, 1913-1992) à tenter de le présenter dans la collection « Seghers » est aussi vivifiante qu'une fine avalée à la sauvette au coin du zinc.

Cultivant une sorte de terrorisme burlesque à l'égard de ses (faux) frères en littérature, Miatlev n'épargna pas de ses flèches Pierre Seghers lui-même et des *Cahiers du Sud* il conspua Jean Ballard, Léon-Gabriel Gros et Luc-André Marcel, parfois jusqu'à l'insulte. Entre autres, dans les pages de *La Tour de Feu*, fondée par Pierre Boujut, et la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier.



« *Je nourrissais, écrit-il, le plus parfait dédain vis-à-vis de la stratégie littéraire courante et vile avec ses procédés de réciprocité de service entre les écrivains : "Passe-moi le séné, t'auras la rhubarbe !" »*

Selon Pierre-André Touchard, Adrian Miatlev possédait l'envergure d'un grand orateur dramatique de par la puissance de sa verve poétique et de son inspiration dionysiaque. Mais tout en montrant une grande liberté d'expression, sa « manière » englobait les formes les plus classiques de la poésie.

« *Être un grrrand poète n'a aucun sens, affirme-t-il dans "Qu'elle était noire ma légende" ; mais être l'un des poètes dont le monde a besoin, a besoin d'avoir sous la main à tel critique instant, voilà qui est plus honorable. »*

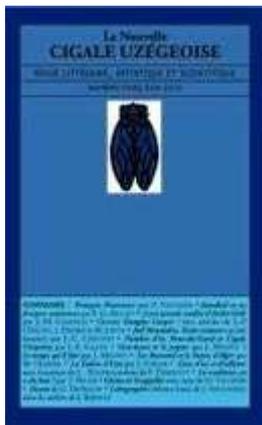
Il faut lire et relire ce personnage sulfureux qui participe de la brigade légère des poètes indispensables dont la première lecture assujettit à jamais.

*Adrian Miatlev © Photo X, droits réservés*

### Bibliographie

- *Adrian Miatlev*, par Pierre Boujut avec Marcel Pinon, éditions Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui » n° 255, 224 pages, 1987
- *Poèmes – Missives*, d'Adrian Miatlev, Guilde du poème, 15 pages, 1984
- *Le Sacrement du divorce*, d'Adrian Miatlev, éditions Gallimard, 228 pages, 1960.

### Varia : Douglas Cooper et Uzès



« Uzès, à la fin des années cinquante, était une bourgade sommeilleuse. Au fil du temps, la cité avait perdu presque toutes ses fonctions administratives et ses prérogatives religieuses. Les trains n'y venaient plus, les touristes pas encore. Autour du Duché, altier et fantomatique, les hôtels particuliers aux propriétaires oublieux s'érodaient, gommant une certaine noblesse architecturale dans la délitescence des pierres. La cité ducale était noire en hiver, blanche en été, comme retenue en équilibre par la ceinture des boulevards, d'où par temps venteux s'élevaient des trottoirs en terre battue des bourrasques de poussière. Le dimanche l'on se rendait dans les mazets. Dès le printemps le *tour des Eaux*, à partir de la source de l'Eure, était une promenade appréciée. La visite au Pont-du-Gard réservée pour les grandes occasions, nécessitait une automobile. Ceux qui s'y rendaient, passaient devant le château de Castille.

« On savait, la rumeur publique disait, que vivait là un Anglais *original* dont la fortune, les fréquentations, les mœurs et même les usages vestimentaires suscitaient les commentaires les plus fantaisistes où l'on ne pouvait choisir entre

l'envie, la réprobation et même la condamnation. L'austérité toute protestante d'Uzès, la rigueur du paysage, les collines sombres des garrigues, les flambeaux lugubres des cyprès et même le chatoiement métallique des oliviers, ne s'accordaient en rien avec ce que certains pensaient être un Sodome et Gomorrhe local, où, disait-on, Picasso séjournait, donc le diable en personne...

« L'hôte qui recevait le plus célèbre des peintres dans son château, ceint d'une folle colonnade, était Douglas Cooper, l'un des plus célèbres collectionneurs et historiens d'art de son temps. » *Extrait de « Douglas Cooper, historien d'art et collectionneur », du peintre Jean-Pierre Chauvet, dans La Nouvelle Cigale uzégeoise, n° 5, juin 2012 (Lucie éditions).*

### **Carnet : Surréalisme**

Nous devons au poète et éditeur Bernard Delvaille (1931-2006) le rappel de la genèse du surréalisme. « *Un jour de printemps de 1917, raconte-t-il, à la terrasse du café de Flore, Guillaume Apollinaire présente André Breton à Philippe Soupault en ces termes : "Il faut que vous deveniez amis". Le surréalisme est né ce jour-là.* »

**Jeudi 2 août 2012**

### **Hommage à Delvaille**

Claude Chambard (né en 1950), éditeur bordelais, a écrit ce bel hommage à Bernard Delvaille : « *Il était né à Bordeaux en 1931 au coin de la rue Jules Duguas et de l'avenue de la République à Caudéran. Il faisait le meilleur gaspacho au monde, parlait de Mallarmé et de Larbaud comme personne, dansait le tango mieux que Derrida et chantait Ramona comme dans les films des années 30. Il va nous manquer. Oui. Lui qui aimait tant voyager, est mort à Venise ; c'est chic, un peu cheap aussi... tout lui ça* ».

### **Ironie**

« *J'ai vu Nina Berberova la veille de son premier passage à Apostrophes, en mai dernier (1989), raconte Gérard de Cortanze dans Le Magazine littéraire (n° 273, janvier 1990). Cet examen médiatique la laissait perplexe. Alors, nous avons parlé de Félix Potin, "cet épicier si populaire", de Montparnasse, du prix du kilo de carottes, de l'état de grâce, de la beauté, de Tolstoï. Et lorsqu'elle me raccompagna à la porte en me souriant et me dit : "Oui, c'est cela, je ne suis pas devenue quelqu'un, je n'ai fait qu'être", je me suis enfin souvenu du mot que nous avons cherché tout au long de notre entretien : ironie... Celle qui s'empara de Borodine, lorsqu'il s'effondra sur le sol en dansant le quadrille face à ses amis qui, croyant à une nouvelle blague de sa part, éclatèrent de rire.* »

## **Langage**

*La langue d'un peuple c'est son âme* », prétend Maurice Druon. Je me convaincs chaque jour davantage de la lucidité de l'analyse.

## **Vérité**

La sentence de Jean Guéhenno (1890-1978) pourrait être une belle devise d'historien : « *Je voudrais servir la vérité, non pas ma vérité* ».

**Mardi 6 août 2012**

## **Démocratie**

« *La démocratie est une terrible affectation, une pose* », enseignait l'écrivain et académicien Hector Bianciotti qui vient de s'éteindre. « *Rien de moins vrai que la démocratie, disait-il, elle périra avec le règne exclusif de l'argent* ».

**Mardi 7 août 2012**

## **Climat**

Au petit matin, les Alpilles où je vis m'appartiennent, lorsque je regarde le ciel au-dessus des collines ceinturant le vallon afin d'humer l'état de la journée. Quand on se lève tôt, le climat devient une affaire personnelle.

**Mercredi 15 août 2012**

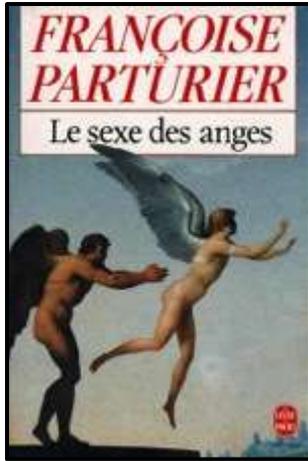
### **Billet d'humeur**

#### **Journal extime**

Un journal intime ? Extime plutôt. C'est un genre homologué qui court les campus et envahit la prose des étudiants en rupture d'amphi. Celui animé par un certain Robert Mambrino, de Puy-Sainte-Réparate, aurait pu lorgner vers Bernard-Henri Lévy ou Alain Finkielkraut, au moins pour l'interrogation sur la performance des diplômés universitaires et la condamnation des filières saturées. Or notre rédacteur en chef et le collectif qui l'entoure ont placé ledit « journal » sur les rails de Françoise Quoirez (1935-2004). Vous la connaissez, bien sûr ! Rappelez-vous : avec sa tête de souris, son élocution qui marchait à quarante-cinq, elle a traversé notre temps comme un cocktail molotov lancé au hasard. En mai 1968, on lui avait reproché de venir apprécier la révolte estudiantine en Ferrari ; à quoi elle avait rétorqué : « *C'est faux ! C'est une Maserati !* ». À défaut de l'anecdote, les étudiants de l'université Aix-Marseille 1 ont retenu l'écrivaine, imprécatrice et rebelle, Françoise Sagan.

## Lecture critique

### Françoise Parturier : l'éventail et l'estoc



À Gertrude Stein, qui se plaignait que son portrait ne fût pas ressemblant, Pablo Picasso répondit comme on sait : « *Ne vous en faites pas, ça viendra !* ». Chez Françoise Parturier (1919-1995), la similitude est venue très vite, et prématurément, pour révéler en des croquis féroces les manies et les défauts de ses semblables.

Très tôt, cette dame à la langue verte et bien pendue, au caractère intransigeant et insolent, joua dans ses « lettres » de la polémique comme d'un éventail.

Dans ce roman, elle prétend que chacun traîne avec soi un ange familier, un ange de Satan qui le harcèle en cherchant à le précipiter dans l'enfer du crime et de la licence. Pareil séraphin a jeté son dévolu sur Michel Hilartin, un professeur du Collège de France que *La Psychanalyse de l'art baroque* a dévoyé au point qu'il ne mesure plus la gravité de son implication dans le meurtre d'une jeune femme, commis à Marrakech, au cours d'une soirée de débauche.

Françoise Parturier se sert de la plume comme d'un fleuret et, après avoir porté une botte subtile, elle retient sa lame. Mais c'est pour mieux estoquer ses victimes, nos contemporains, personnages qui semblent n'exister que pour donner à l'auteur la joie suprême de les assassiner.

- *Le Sexe des anges*, par Françoise Parturier, éditions de Fallois, 370 pages, 1991.

## Portrait

### La petite musique de Francis Jammes (1868-1938)



Chasseur de palombes à barbe et à large chapeau de feutre, il ressemble au cousin de province qui débarque chez vous, un dimanche matin sans crier gare, avec des provisions dans un panier. Dans l'odeur de fougères et de sous-bois qu'il traîne à ses bottes, il vous raconte des histoires en vers inégaux et rustiques, boiteux et rugueux comme son accent. Il connaît les herbes des pâturages comme sa poche. Il appelle les fleurs des bois par leur prénom. Il tutoie chaque pierre du gave et tonitrué des menaces jupitériennes chaque fois que les Béarnais sont critiqués en mauvaise part.

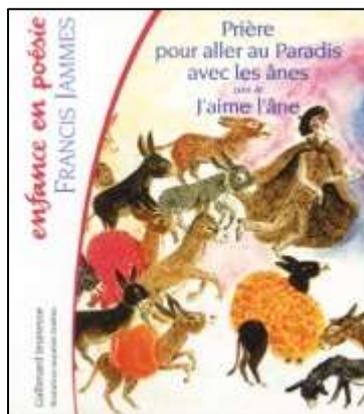
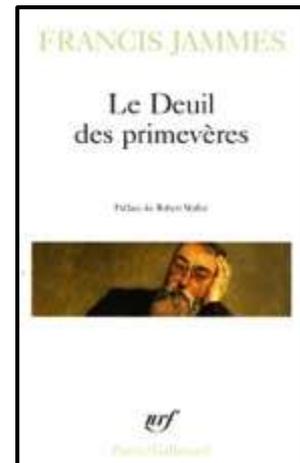
## Loué par Mallarmé, Gide et Claudel

« Post-symboliste », ont dit de lui ses exégètes, Francis Jammes (Tournay, 1868-Hasparren, 1938) l'est sûrement mais installé sur le versant qui regarde du côté de la vie et qui mène aux prés à cèpes, aux campagnes bigourdanes, aux écolières du Sacré-Cœur et à la table d'Henri IV.

Stéphane Mallarmé, André Gide, Henri de Régnier et Paul Claudel ont loué en leur temps son recueil « *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir* » (1898). Le poète basque Pierre Espil qui lui fut très proche a dit de lui : « *Il avait l'esprit d'enfance poussé jusqu'au génie* ». Au nombre de

ses plus ardents propagandistes, nous recensons Arthur Fontaine, inspecteur général des mines et conseiller d'État,

les poètes et écrivains François Coppée, Pierre Loti et Albert Samain, le musicien Henri Duparc et le peintre Maurice Denis. Sans omettre le chanteur Georges Brassens qui a mis en musique le poème *Rosaire* tiré du recueil *Clairières dans le ciel* (c'est la chanson intitulée « *La Prière* »). Ce qui n'a pas empêché le patriarche d'Orthez de tomber aux oubliettes. Son destin posthume sera-t-il celui de ces auteurs effacés par les poussières d'archives dont le nom est prononcé une fois par siècle à la faveur des grands inventaires de bibliothèques ? L'éditeur biarrot J. & D. ne le souhaite pas, en tout cas, qui a publié en 1995 son œuvre poétique complète en deux épais volumes.



### Sa mémoire est de celle qu'on fredonne

Le Marseillais Saint-Pol Roux le soupçonnait de « *prendre pour encre de l'eau de source et pour papier des ailes de libellules* ». Son biographe Robert Mallet s'extasiait sur « *sa façon magique de faire sonner les mots pour qu'ils s'impriment comme une volée de notes dans l'âme du lecteur* ». Petite musique de Francis Jammes, sa mémoire est de celles qu'on fredonne.

*Francis Jammes* © Photo X, droits réservés

## Bibliographie

- *Francis Jammes, œuvre poétique complète*, sous la direction de Michel Haurie, éditions J. & D., deux tomes, œuvre poétique 1891-1919, œuvre poétique 1919-1938
- *Le Deuil des primevères*, avec une préface de Robert Mallet, Poésie/Gallimard n° 23, 160 pages, 1967



- *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, préface de Jacques Borel, Poésie/Gallimard n° 68, 264 pages, 1971
- *Francis Jammes, poète*, sous la direction de Christine Andreucci et Yves-Alain Favre, éditions J. & D., 1989
- *Le Chant initiatique - Esthétique et spiritualité de la bucolique*, par Dominique Millet-Gérard, éditions Ad Solem, 348 pages, 2000
- *Francis Jammes - Le Ciel retrouvé*, par l'Abbé Joseph Zabalo, éditions du Carmel, collection Témoins de vie, 164 pages, 2001
- *Prière pour aller au Paradis avec les ânes suivi de J'aime l'âne*, préface de Guy Goffette, illustrations de Jacqueline Duhême, Gallimard Jeunesse, collection *Enfance en poésie*, 28 pages, 2002
- *Francis Jammes - Une initiation à la simplicité*, par Claire Demolin, éditions du Cygne, 152 pages, 2008
- *Bulletins de l'association Francis Jammes* (Nicholas Newman, président), série 1 de 1983 à 1995, série 2 de 1995 à nos jours. [http://www.francis-jammes.com/l\\_association\\_bulletins2.html](http://www.francis-jammes.com/l_association_bulletins2.html)

### **Varia : Correspondance Elias Canetti-Marie-Louise von Motesiczky**

« Devant les lettres de Canetti (1905-1994) à Marie-Louise von Motesiczky (1906-1996, artiste peintre autrichienne), en revanche, il faut faire un effort sur soi pour se souvenir que l'homme qui apparaît ici sous les traits d'un monstre a écrit des œuvres aussi magnifiques que *Le Territoire de l'homme*, *La Langue sauvée* ou *Les Voix de Marrakech*, ces essentiels de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle. « On n'a pas le droit de connaître les poètes, on a le droit de les lire, mais pas de les connaître », expliquait Canetti dans l'une de ses réflexions tardives. L'eût-elle connue, cette mise en garde n'aurait probablement pas découragé Marie-Louise von Motesiczky, elle qui ne se laissa apparemment décourager par rien ou presque de ce que lui fit subir son amant des décennies durant, si l'on en croit ses lettres. (...)

« Tout, dans leur apparence, les oppose - elle, beauté mince et élancée (qu'on en prenne simplement pour preuve son *Autoportrait au peigne*), lui, homme à la tête de lion et au corps trapu bien trop petit. Mais dans leur correspondance également, les différences sont impressionnantes. Les lettres de Marie-Louise sont bien plus vivantes, hautes en couleur et passionnées que celles de Canetti, elles ne font pas l'impasse sur le quotidien et les potins (auxquels il s'intéressait aussi). Surtout, ce sont presque toujours de vrais messages d'amour et de désir,



quand on doit chercher longtemps dans ses lettres à lui un accès de tendresse. »  
*Extrait de « Canetti, l'homme qui dévorait les femmes », une critique de Peter Hamm, "Die Zeit", à propos de l'ouvrage « Amant sans adresse - Correspondance Elias Canetti-Marie-Louise von Motesiczky 1942-1992 » (Hanser Verlag, 2011), dans le magazine Books, n° 33, Juin 2012.*

### **Carnet : Auteurs inconnus ?**

Un lecteur s'étonne du choix de mes lectures où je débusquerais des auteurs inconnus. C'est précisément un de mes loisirs favoris que de redécouvrir des œuvres anciennes qui ne méritaient peut-être pas d'être oubliées. Réparer, en somme, les négligences de la « postérité » à l'excellente réputation de laquelle, d'ailleurs, je ne crois plus depuis belle lurette.

### **Têtes de canaris**

Dans la cage, les canaris remuent la tête en tous sens : ils ont toujours l'air de se regarder dans un miroir.

### **Rendons aux Anglais...**

Rien n'est plus faux que de prétendre que les Droits de l'Homme sont une invention du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la Révolution française. Les premiers textes qui les codifient datent au moins du XIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les 63 articles de la Grande Charte (*Magna Charta Libertatum*) du 15 juin 1215 imposée par les barons anglais à Jean sans Terre, le plus jeune fils d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri II Plantagenêt.

*Vendredi 17 août 2012*

### **Le credo d'Henri Troyat**

Dans « *Aliocha* » (Flammarion, 1991), Henri Troyat (Moscou, 1911-Paris, 2007) prête au personnage éponyme, Aliocha (diminutif familial d'Alexis), ses propres doutes et angoisses de créateur : « *Chaque roman est un combat, une interrogation, une épreuve. Si vous saviez comme les bouquins que j'ai écrits étaient beaux dans ma tête. Et puis, une fois que la pensée descend jusqu'à la plume, les choses se déforment, pâlisent... Au fond, l'écrivain ne livre jamais que des à-peu-près de ce qu'il a rêvé.* »

*Samedi 18 août 2012*

### **Coulisse festivalière**

Dans la coulisse, le spectacle de certains festivals provençaux excite l'ironie et le scepticisme. Il appelle au sarcasme, seule philosophie possible dans cette industrie culturelle où l'individu, artiste ou spectateur, est gommé par son ambition ou ses insuffisances. Comédie de Labiche quand on approche de la scène, pièce de Beckett quand on y est entré.

### **Le silence, un contrepoison**

La médisance est une perte de temps et une faute de goût : une seule arme est préférable contre les importuns, les vaniteux et les sots, le silence.

*Mardi 21 août 2012*

### **Séance de dédicace**

Je reste un indémodable bavard : dans la salle de l'Aigalier, à Martigues, je ne cesse d'explicitier mes habitudes documentaires. La file des candidats au paraphe sacramentel s'allonge, certains s'impatientent. Je m'arrête net et reprends la séance de dédicace. Pour ne pas en dire trop, moi qui, somme toute, ai déjà tout écrit.

*Vendredi 24 août 2012*

### **Le chant de l'écolo**

Je conçois que ce vieil écolo fasse semblant d'avoir dix-huit ans et d'être innocent et optimiste. Mais la pose devient ridicule car il n'a plus vingt ans. Il est de surcroît guetté par la calvitie. Et comme il est pathétique quand il chante, incroyablement faux du reste, les yeux fermés, en serrant une gerbe de blé dans le poing pour faire pression sur les multinationales !

*Lundi 27 août 2012*

### **Curiosités dumasiennes**

Des lecteurs s'étonnent et me complimentent de la multiplicité de mes curiosités à travers ces « Papiers collés ». J'en suis flatté, certes, mais le mérite ne m'en revient nullement. Il faut en créditer Milady, la Milady de mes émerveillements enfantins que je découvrais tartine de confiture d'une main et bouquin d'Alexandre Dumas de l'autre.

*Jeudi 30 août 2012*

### **Au hit-parade des diaristes**

Les meilleurs diaristes sont ceux dont les carnets possèdent l'exubérante spontanéité et la rude franchise de qui pense n'avoir pour seul lecteur que lui-même.

### **À saute-critique**

Le critique intègre qui sait apprécier, sait aussi admirer et ainsi communiquer au lecteur la magie de l'auteur providentiel. Il importe alors qu'il se fonde dans l'œuvre qu'il analyse pour en extraire la sève. Les textes critiques que j'aime sont ceux sur les motifs desquels l'œil et le cœur sautent, comme on traverse un gave en Bigorre, de guet en guet, de ligne en ligne, de pierre en pierre, de mot en mot.

*Lundi 3 septembre 2012*

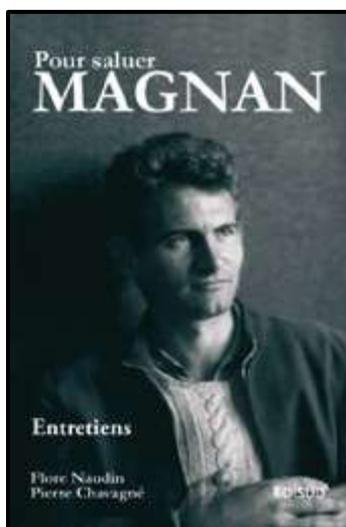
## Billet d'humeur

### AOC

L'appellation d'origine contrôlée (AOC), vous le savez sans doute, correspond à la dénomination géographique d'un pays, d'une région ou d'une localité servant à désigner un produit qui en est originaire et dont la qualité ou les caractères sont dus exclusivement ou essentiellement au milieu géographique. La récente bénédiction des calissons à Aix-en-Provence rappelle que le savoir-faire et l'origine des concepteurs de cette friandise ont été bien identifiés et dûment protégés. Ça n'a pas toujours été le cas. Prenez la feta, ce fromage à base de lait de brebis élaboré en Grèce est développé au... Danemark avec du lait de vache ! Parfois, l'association de la qualité d'un produit à un lieu est faussée. Ainsi, le jambon d'Aoste, peu de consommateurs le savent, n'a strictement rien d'italien. Il est fabriqué dans un village du nord de l'Isère, près des Abrets. Mas les stratèges ès marketing s'en soucient comme d'une guigne.

## Lecture critique

### Pour saluer Pierre Magnan, l'ami de Giono



Certes, le langage de Pierre Magnan (Manosque, mardi 19 septembre 1922, Voiron, samedi 28 avril 2012) lui sort souvent des tripes : il a quelque chose de vrai et de poignant. Mais les confidences à jet continu fatiguent. Cette somme d'entretiens est compromise par une absence de structure. Flore Naudin, ethnologue, et Pierre Chavagné, écrivain, n'ont pas pris la bonne distance, à mon sens, en livrant le résultat d'un questionnement réalisé au domicile de l'écrivain, à Forcalquier, de septembre à décembre 2009. On tourne souvent en rond dans la confession, les regrets, l'amertume et les aspirations de ce typographe devenu écrivain au contact de Jean Giono (1895-1970) - tout en œuvrant comme manutentionnaire dans une société de distribution frigorifique de produits surgelés. Resserrés, gommés au pinceau sec, grattés au couteau, c'était un excellent ouvrage. Tel qu'il est, il plaira cependant aux inconditionnels de cet auteur, à tous ceux qui rangent les aventures du commissaire Laviolette parmi les classiques des romans policiers. Prix du Quai des Orfèvres en 1977 pour « *Le Sang des Atrides* » (Fayard), le polar lui permet d'échapper au despotisme du Nouveau Roman. En 1988, « *La Maison assassinée* » (Denoël, 1984) est adaptée au cinéma par Georges Lautner avec Patrick Bruel dans le rôle de Séraphin

Monge, soldat démobilisé de la Grande Guerre devenu cantonnier. « *Élégie pour Laviolette* » est son dernier titre paru chez Robert Laffont en 2010. « *Les Jardins d'Armide* » auquel il travaillait avant sa disparition se prévaut de raconter l'histoire de Jean Giono à travers les quatorze volumes de lettres (au nombre de 1300 !) écrites à sa maîtresse. Blanche Meyer, c'est son nom, était aussi une amie de l'écrivaine Thyde Monnier (1887-1967) dont Pierre Magnan devint le secrétaire et l'amant à 17 ans quand elle en avait 53...

Les ouvrages de Pierre Magnan, une quarantaine parmi lesquels des romans historiques et des mémoires, se situent souvent dans les Basses-Alpes de sa parentèle : ils révèlent un conteur au long cours qui aura affûté son art en lisant le duc de Saint-Simon. « *Mes grands-mères m'ont fourni les trois quarts de mes histoires, Giono le quart restant* », avoue-t-il encore à ses deux interlocuteurs. Dans « *Pour saluer Giono* » (Denoël, 1990), il rend un bel hommage à l'inspireur de son œuvre auquel il se lia dès 1936 : il n'avait que quatorze ans !

- *Pour saluer Magnan, Entretiens & cahiers de jeunesse*, par Pierre Chavagné et Flore Naudin, éditions Édisud, 120 pages, 2012.

### Portrait

#### **Piero Calamandrei : l'âme de l'Italie et les couleurs de la Toscane (1889-1956)**



À l'exemple d'un cénacle restreint de penseurs et d'écrivains, la vocation essentielle de Piero Calamandrei (21 avril 1889-27 septembre 1956) aura été de donner voix à l'âme de sa nation. C'est par cet avocat et écrivain florentin, résolument anticlérical, que l'idée d'âme nationale, tellement indéfinie et difficile à circonscrire, trouve à s'exprimer dans une Italie dévoyée par les lois raciales de 1938 et bientôt asservie par le ralliement de Benito Mussolini à Adolf Hitler en juin 1940. Opposant résolu au fascisme des Chemises noires dès le début de la décennie 1920, il combat comme officier durant la Deuxième Guerre mondiale. La lucidité intellectuelle de son engagement alliée à la véhémence du rebelle entré en résistance incline à ce qu'il tienne un rôle éminent dans la vie politique italienne de l'après-guerre. Professeur de droit civil dans plusieurs universités (Florence, Messine, Modène et Sienne), il épouse Ada Cocci qui lui donne un fils, Franco (1917-1982), journaliste et sénateur. Député social-démocrate au Parlement, il prend une part déterminante, en sa qualité de juriste, à la rédaction de la Constitution italienne. Recteur de l'université de Florence de 1943 à 1947, il fonde en 1945 la revue mensuelle de politique et de littérature *Il Ponte* qu'il dirige jusqu'à sa mort.



### Une veine naturaliste et lyrique

Tout naturellement, le styliste du *Journal* et des *Lettres*, des *Contes* et des réflexions critiques imprime sa marque à la rhétorique de ses discours et de ses interventions politiques. Parmi les plus attentifs de ses auditeurs et de ses lecteurs, Italo Calvino et Cesare Pavese retiennent du diariste et de l'épistolier ainsi que du conteur et du philosophe la veine naturaliste et le lyrisme, cette chose ailée, fugitive et légère qui réside à cette frontière incertaine où le poème devient chant. La langue est cristalline, la phrase est souple, transparente, presque tremblante. Rien d'étonnant à ce qu'un florilège de ses

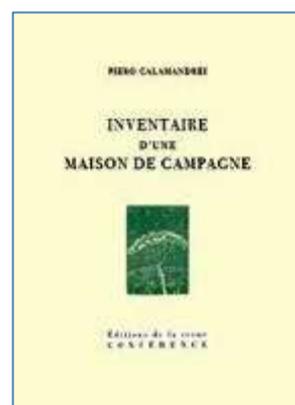
textes soit, aujourd'hui encore en Italie, lu en classe par les écoliers et les collégiens, le crayon à la main, afin d'y chercher des leçons sur le métier, la technique, le climat, la respiration, l'ordonnance, cette géométrie où s'entremêlent les lignes de fuite conduisant à l'imaginaire, à l'enfance et à la Toscane.

### Les enthousiasmes primitifs de la découverte

Il écrit le très bel « *Inventaire d'une maison de campagne* » entre août 1939 et août 1941 au moment même où il révisé le Code de Procédure civile. Universitaire tchèque, Jana Mrásková qualifie l'ouvrage de « *dialogue fécond entre l'adulte et l'enfant* » qu'il fut un demi-siècle plus tôt. Il en édite trois cents exemplaires afin de les offrir à ses amis en guise de cadeau à la Noël 1941 !

Chaque été, entre 1895 et 1901, il partage le temps des vacances entre la ferme familiale à Montauto et la bastide du grand-père Agostino à Montepulciano, non loin de Florence où son père Rodolfo est inscrit au barreau. En ce temps-là, la Toscane, province de l'harmonie, n'a pas encore subi les méfaits du gréganisme touristique, et les bœufs blancs de la Renaissance y tirent toujours la charrue pour le plaisir des peintres et des cheminots. C'est là, dans les collines de Valdipesa, qu'il emmagasine les images, les sons et les parfums des lieux, la texture sensible et secrète des choses, les émotions et les gestes de vie des familiers.

Dans les quelque trois cents pages de l'essai autobiographique, les pulsations de la nature, les comportements de ses bestiaires, les travaux et les jours de la parentèle, tous ces chers souvenirs de la première enfance, sont restitués à travers les enthousiasmes primitifs de la découverte : la cueillette des oronges retardataires de la Saint-Martin main dans la main avec la fille des métayers, Pierina, l'étape nomade de la vanesse alpiniste au cœur de l'hiver toscan, la fabrication de l'« eau de miel »



sous la tutelle du grand-père maternel, l'avocat Giacomo, le cri de la grive musicienne dans les genévriers, la révélation de la cité étrusque de Cosa dont le récitant quinquagénaire s'avoue si proche. La longue confidence n'occulte aucune des fêlures provoquées par la barbarie des temps et plus particulièrement le « régime criminel » du *Duce* (« le Guide ») ainsi que des souffrances plus intimes dont le suicide à 74 ans de son père, cruellement diminué par la maladie.

### L'équivalent de la peinture

« *Petit livre de souvenirs lointains* », selon sa propre définition, l'ouvrage procède de la littérature pure, sans concession, avec pour seule loi interne la nécessité d'écrire et d'atteindre, à travers les mots, à une authenticité indéniable. C'est l'équivalent littéraire de la peinture, au sens où ne priment plus le récit, la



narration, l'intrigue, mais la forme, le style, les battements de cœur. Équivalent de la peinture ? Peintre élégant, l'auteur ne laisse-t-il pas à la postérité de nombreux portraits, paysages et natures mortes peints à l'huile selon un classicisme de belle facture ? Prosateur d'exception, il éprouve une jubilation contagieuse à nommer les couleurs de ses trouvailles : *les baies d'acier poli du laurier-tin, le gris cendré de l'écorce du pin, la teinte chaude d'acajou veiné de sombre du marron d'Inde, la cigale cuirassée de celluloïd et de mica, les manteaux à paillettes des papillons en satin bleu-vert et rouge géranium, la cendre argentée des oliviers, le vert bruyant de mai...* Délicate inventivité chromatique d'où il ressort que les couleurs sont inséparables des mots qui servent à les définir et que si le langage est « *aussi sensuel que la peinture* », comme le pensait Henri Matisse, il peut être encore plus palpable qu'elle.

*Piero Calamandrei © Photo X, droits réservés*

### Bibliographie

- *Inventaire d'une maison de campagne*, traduit de l'italien et préfacé par Christophe Carraud, éditions de la revue *Conférence*, collection *Lettres d'Italie*, 292 pages, 2012 (orné des bois gravés de Pietro Parigi de l'édition originale, parue chez Le Monnier, à Florence, en 1941)
- *Parler de Florence*, avec illustrations de l'auteur et de Gérard de Palézieux, éditions de la revue *Conférence*, 125 pages, 2010
- *Zona di guerra - Lettere, scritti, discorsi (1915-1924)*, éditions Laterza, 360 pages, 2010
- *Éloge des juges écrit par un avocat*, traduit de l'italien par M<sup>e</sup> Georges Petit, éditions Charles Dessart, Bruxelles, 172 pages, 1939

- *Revue Conférence*, n° 29, 768 pages, comprenant une *Lettre à son fils Franco* et un hommage à Piero Calamandrei par Jana Mrásková, *Le langage de la liberté*, ainsi que des extraits d'*Inventaire d'une maison de campagne* et de *Ville en rêve*, automne 2009.

## Varia

### L'aventure du premier téléphérique de France



Le massif du mont Blanc a été conquis la plume à la main par Roger Frison-Roche, Antoni Malczewski, Gaston Rebuffat, Samivel (pseudonyme de Paul Gayet-Tancrède), Lionel Terray et quelques autres écrivains dont les récits sont souvent illustrés par les photographies des Tairraz (Joseph, Georges I et II, Pierre). Passionné d'archéologie industrielle, Laurent Berne (né à Feurs, Loire, en 1976) en a

rejoint le cénacle cette année en narrant « *L'Aventure du premier téléphérique de France* », celui qui permet d'accéder à l'Aiguille du Midi.

« Depuis la station des Glaciers, rappelle-t-il dans l'ouvrage, la vue sur les montagnes s'ouvre du mont Blanc aux Aiguilles Rouges. En portant son regard plus en bas, on profite d'un beau point de vue sur la vallée de l'Arve qui se prolonge en enfilade en direction de l'ouest. À quelques dizaines de mètres en direction de l'est, une table d'orientation située sur un promontoire à 2 459 mètres d'altitude permet au touriste de repérer les différents points géographiques. Au départ des Glaciers, les promeneurs trouveront plusieurs sentiers jalonnés qui rejoignent la ligne inférieure ou encore le plan de l'Aiguille. De ce point, l'on peut gagner Chamonix ou la gare supérieure du chemin de fer du Montenvers, aboutissant au niveau de la mer de Glace à 1 913 mètres d'altitude. Il est également possible de s'aventurer un peu plus à l'ouest, en direction des Grands Mulets, pour se rapprocher du glacier des Bossons via un sentier aménagé. C'est de là que, au terme de leur montée en téléphérique, les alpinistes expérimentés démarrent l'ascension du mont Blanc. »

« Plus d'un siècle après le premier coup de pioche, que reste-t-il aujourd'hui de cette ligne historique de l'aiguille du Midi ? » s'inquiète l'auteur. Le lecteur espère avec lui que nos contemporains sauront conserver ce patrimoine unique mais délaissé de la vallée de Chamonix, préservant ainsi la mémoire des hommes qui ont conçu et édifié le premier chemin de fer suspendu de l'hexagone aux premières années du XX<sup>e</sup> siècle. *Extrait de « L'Aventure du premier téléphérique de France - Chronique du premier téléphérique de l'Aiguille du Midi, dit "des Glaciers", à Chamonix-Mont-Blanc », par Laurent Berne, éditions des Rochers, 112 pages, 2012.*

### **Carnet : Une ambition contrariée**

Vingt années de journalisme politique ont guéri mon ami de toute ambition sociale. À cinquante ans à peine, le dos aussi arrondi que la plume, l'éditorialiste d'un grand journal du soir tire à la ligne pour relater les coulisses pathétiques et truquées des cabinets ministériels.

*Vendredi 7 septembre 2012*

### **Les Trois Mousquetaires**

Lorsqu'il rencontra Athos, Porthos et Aramis dans *Les Mémoires de d'Artagnan*, l'idée vint à Alexandre Dumas d'un roman qui aurait pour titre ces trois noms. Le responsable du *Siècle*, qui devait le publier, refusa en prétextant qu'un grand nombre d'abonnés ne comprenaient rien aux terminaisons grecques et il en proposa un autre titre, *Les Trois Mousquetaires*.

### **Les longueurs de Proust**

*La Recherche du temps perdu* suscite d'inévitables rééditions consistant trop souvent à donner un « résumé » de l'œuvre, afin que les distraits et les paresseux puissent s'y orienter sans s'y perdre. Anatole France lui-même s'excusait de ne pas s'intéresser à l'œuvre de Marcel Proust par cette formule décapante : « *Que voulez-vous ? La vie est trop courte et Proust est trop long.* »

### **Le magasin des « Papiers collés »**

Dans l'âme neuronale de mon ordinateur, j'ai intitulé le dossier brouilloné de mes propos jadis écrits sur des bribes de papier de tout acabit, « Magasin des Papiers collés ». Je prélève les notes et les pensées de ce journal au terme d'une lente maturation. J'en aime le terme, *magasin*, comme on le dit des caractères bas ou hauts de casse d'une imprimerie ou des munitions d'une arme de précision. Point n'est besoin d'un graphologue : les mots et les ratures de ce brouillon me révèlent tout entier.

*Samedi 8 septembre 2012*

### **Les alouettes de Bou-Saada**

Oasis saharienne où vécut l'écrivaine-voyageuse genevoise Isabelle Eberhardt, Bou-Saada était devenu le rendez-vous très littéraire et érotique de l'Algérie coloniale. Le peintre orientaliste Étienne Dinet (Nasreddine, après sa conversion à l'islam) ainsi que les écrivains Pierre Louÿs et André Gide aimaient y visiter les célèbres Ouled-Naïls (alouettes naïves), danseuses et courtisanes.

*Dimanche 9 septembre 2012*